

# *GFIV* magazine

SPECIAL PIN-UPS

n° 15



*Printemps 2023*

Revue littéraire et artistique

## Editorial

Il ne nous a pas échappé que le concept de « pin-up » était condamné à disparaître à plus ou moins longue échéance sous le coup d'une interdiction morale. Sans aller jusqu'à évoquer un acte de résistance, il s'agit pour le GFIV de signaler la limite au-delà de laquelle aucune atteinte à la liberté d'expression artistique et littéraire ne sera acceptée et ceci quelles que soient les causes ou les « valeurs » auxquelles se réfère la censure. Les images de Bill Térébenthine rendent hommage à la beauté du corps féminin au nom d'une double tradition : celle du nu artistique qui traverse toutes les périodes de l'histoire de l'art et celle de la pin-up de magazine qui relève de la culture populaire. La pin-up s'étalant sur du papier glacé a considérablement influencé la sensibilité de plusieurs générations de jeunes garçons pendant la seconde moitié du vingtième. Bill n'y a pas échappé.

Le lecteur trouvera par ailleurs, entre deux posters à accrocher au mur, les textes suivant :

Jane Sweet, Cinéma 1

Joe Legloseur, Carnet d'automne (extrait)

Joe Legloseur, Cinq leçons pour tenter de donner une certaine expression à votre oppression

Jane Sweet, Le point de vue esthétique

Jane Sweet, Cinéma 2

Bonne lecture.

GFIV éditions

Printemps 2023

Directeur de la publication : Joe Legloseur









Jane Sweet

## CINEMA 1

Hommage à Monica Vitti



Les choses se passent ainsi sur internet. Vous êtes tranquillement en train de faire défiler les images et les textes sur l'un de vos réseaux sociaux favoris lorsque la vue d'une photographie d'une personne qui vous tient à cœur arrête votre attention. Soudain, presque simultanément, vous commencez à avoir un mauvais pressentiment. Le nom de la personne suivi de sa date de naissance et de celle du jour (2 février 2022) vient rapidement confirmer la nouvelle que vous redoutiez. D'elle, Bill a coutume de dire qu'elle est « son type de femme ». Belle, élégante, intelligente (et pas « intello »), mélancolique mais capable de rire et, surtout, de ne pas se prendre au sérieux. J'aime cette citation tirée de la nécrologie du Monde. « *Quand la représentation prend fin, pour moi, la réalité se termine* ».

La dernière fois que je l'aurai vue tandis qu'elle était encore vivante, ce sera donc dans *Modesty Blaise*, un rôle léger dans un film un peu raté mais où la beauté si moderne de l'actrice, tantôt brune, tantôt blonde, est particulièrement mise en valeur par la caméra de Losey. Nous reverrons les films d'Antonioni avec sa muse dès que cela sera possible sans trop avoir les larmes aux yeux.

*Éloge de l'amour*, Jean-Luc Godard (2001)

C'est très bizarre la question des dates (et donc du temps) avec Godard. Les films des années soixante, on peut les situer à une année près. Les films des années 70 forment une sorte de paquet, celui des films militants dans lesquels le cinéaste essayait de disparaître en tant qu'auteur. Ceux du début des années 80 sont presque « normaux », avec des acteurs connus et un thème. Après, ça devient plus flou. Nous n'avons plus vraiment affaire à des films au sens classique, hollywoodien, du terme. Celui-ci avait surpris à l'époque, dit-on, par sa « limpidité ». Il est vrai qu'on entend presque distinctement ce que disent acteurs (il n'y a plus

de personnages chez Godard, mais plutôt des acteurs filmés en train de jouer). Le fil constant du cinéma de Godard toutes époques confondues aura peut-être été la remise en question de la fiction par la déconstruction de la narration. A un moment, on entend une voix dire : « Les choses sont déjà là, pourquoi en inventer ? ». La caméra capte les choses qui sont là. Les dialogues, qui ressemblent à un *cut-up* de citations empruntées ou d'aphorismes godardiens, suggèrent une sorte de récit qui m'a en grande partie échappé mais ce n'est pas grave. On se laisse agréablement bercer par la musique des voix, les notes de piano, les lumières sur les visages, les plans de ville la nuit.

### *Pique-nique à Hanging Rock, Peter Weir (1975)*

L'histoire ? Nous sommes en Australie en 1900. Les jeunes filles d'un pensionnat partent pique-niquer sur un site montagneux qui a la particularité d'être un lieu sacré pour les aborigènes. Au retour, on constate que trois d'entre elles et une accompagnatrice ont disparu. Le reste du film restitue les réactions des protagonistes et l'enquête policière qui s'ensuit et n'aboutira pas. En effet, le sujet film est le mystère, ce qui échappe au contrôle rationnel. Il est adapté d'un roman de Joan Lindsay ; celle-ci supprima sur le conseil de son éditeur le dernier chapitre où figuraient des pistes explicatives et des détails sur les protagonistes des faits réels qui l'avaient inspirée. Il existe très probablement des clubs et des forums où des gens qui connaissent le film par cœur échangent leurs interprétations. Personnellement, la lecture de *Voyager dans l'invisible* de l'ethnologue Charles Stépanoff me conduit à y voir une sorte de film chamanique, une mise en scène de la puissance des forces « non-humaines » qui peuvent se dégager de la nature. Ainsi, les jeunes filles tombent dans un lourd sommeil après le pique-nique et certaines sont envoutées par la montagne magique au son d'une flûte hypnotique.

### *Taxi driver, Martin Scorsese (1976)*

Pourquoi donc n'ai-je pas cherché plus tôt, et notamment lors de sa sortie, à voir ce film devenu un classique ? Pourtant, en 1976, j'allais souvent au cinéma dans les petites salles du quartier latin. Il y a eu tellement de gloire autour de ce film ; on a tellement vu et revu le taxi jaune rouler la nuit dans New York sur fond de jazz cool et les travelling qui suivent lentement les trottoirs grouillants de la faune des quartiers chauds. Le type au volant éprouve une fascination malsaine pour les bas-fonds. A l'époque, le film était novateur et c'est justement ce qu'on a beaucoup de mal à se représenter. Cette manière de filmer la dérive urbaine, à force d'être citée, est devenue un académisme. Comme pour la lecture des classiques de la littérature, on a l'impression (fausse) de connaître l'œuvre sans avoir besoin de la voir pour opérer une vérification. Et comme souvent, l'œuvre est plus belle, plus complexe, que l'image qu'on s'en était faite. A l'époque, le profil perturbé du personnage principal et la violence qui en émane appartenaient à l'univers lointain de la ville la plus dangereuse du monde. Vu aujourd'hui, cette impression d'exotisme s'est largement estompée. Ce n'est pas le plus mauvais moment pour voir ce film qui se déroule pendant une campagne électorale sur fond de questions de sécurité. C'est aussi, toujours sur le même thème du passage du temps, de mesurer à quel point New York, De Niro (et nous-même) avons changé.









Joe Legloseur

## Carnet d'automne



*Eloge de l'amour (2001)*

3 octobre

Claire Denis : « Je vivais rassurée dans un monde, un temps, où Jean-Luc Godard vivait et travaillait. Je ne voulais pas croire, imaginer le jour où j'entendrais : Jean-Luc Godard est mort. C'est tellement idiot et enfantin, je sais bien. » (*Les Inrockuptibles*)

Non, ce n'est pas si idiot. La preuve, j'envisageais les choses sensiblement de la même façon. C'est plus fort que nous. J'étais effondré lorsque j'ai appris la nouvelle de la mort de David Bowie et je ne peux pas concevoir un monde sans le *Never Ending Tour*. Nous faisons notre possible pour éviter de penser avec un minimum de lucidité à la mort alors qu'il s'agit d'un sujet sur lequel il n'est pas inutile de méditer régulièrement. Et nous avons de bonnes raisons pour oublier la seule chose qui soit certaine et inévitable. Il est vrai que la pensée de la mort est de nature à démotiver les managers et à plomber l'ambiance en soirée. Les boomers qui nient le processus de vieillissement du corps ne sont pas prêts à envisager sa disparition. Quant aux plus jeunes, ils ont basculé dans une réalité virtuelle où la mort n'existe pas. On associe souvent le « *memento mori* » au christianisme et à son rejet moralisateur des plaisirs terrestres. Mais il en est un autre : la bannière des pirates, qui pouvait à l'occasion servir à effrayer les vaisseaux aux alentours mais qui représentait d'abord un hommage à la vie et une incitation à en profiter à travers une « bonne vie ».

4 octobre

Vu *L'Homme qui venait d'ailleurs* de Nicolas Roeg. Ce dernier a coréalisé *Performance* avec Mick Jager et Anita Pallenberg, encore un film que nous allions voir aux séances de minuit dans des salles spécialisées. On lui doit également le troublant *Ne vous retournez pas*, découvert

récemment. Je n'ai pas bien compris ce qui occupait le bel extra-terrestre tout au long du film et cela ne m'inquiétait pas exagérément. La fiche Wikipédia consacrée au réalisateur nous dit que ses films sont « montés de manière disjointe et semi-cohérente » donc c'est voulu. Il faut dire que voir bouger Bowie constitue un spectacle fascinant en soi. Si en plus il est bien filmé et que certaines scènes ressemblent à des clips avant-gardistes, le récit devient le dernier des soucis.

5 octobre

Hier, ramassage des feuilles mortes dans les gravillons des allées. Comme j'aime cette activité de précision ! On est occupé à une tâche bien délimitée avec un début et une fin bien identifiables. D'autres feuilles viendront qu'il faudra à nouveau ramasser. Ce fait est une leçon que la nature nous souffle en douceur. Comme la vaisselle (autre activité à répétition dont je ne me lasse pas), le ramassage des feuilles déclenche automatiquement un régime de pensée particulier dont la principale caractéristique est le vide. Entièrement concentré sur la prochaine feuille à ramasser, on est dans le temps de cette action. Je ne connais pas grand-chose de plus apaisant. Il s'agit par ailleurs d'un excellent exercice pour les articulations des genoux.

9 octobre

Ce n'est pas certain mais j'ai peut-être croisé Thierry Ardisson bien avant qu'il devienne une célébrité médiatique. Cela se passait à Goa en 1977. Nous étions installés à la terrasse d'un bar-restaurant lorsqu'un petit groupe de personnes qui venait d'arriver a attiré mon attention. Le supposé Ardisson, à l'époque simple touriste anonyme, m'a intrigué sans que je puisse dire pourquoi. Peut-être le fait qu'il était très tendu, comme quelqu'un qui vient d'avoir une dispute ou qui a une grosse contrariété. Il n'était pas habillé ni coiffé comme les touristes débraillés qui peuplaient le lieu. Il tenait un enfant dans les bras et était accompagné par une petite tribu qui comportait, dans mon souvenir, une jolie femme ainsi que deux ou trois autres enfants. Pourquoi cet inconnu a-t-il retenu mon attention au point de me souvenir de son visage et de le reconnaître lorsqu'il est apparu en animateur branché dans les années 80 ? C'est un mystère.

11 octobre

J'ai découvert l'énigme de l'applicabilité des mathématiques aux sciences naturelles en parcourant le numéro de la revue « La Recherche » consacré au Réel. Je me doutais que j'allais mesurer l'ampleur de ma vaste ignorance dans le domaine scientifique et je n'ai pas été déçu. Si les professeurs de maths avaient soulevé en classe cette vertigineuse interrogation, cela aurait peut-être éveillé mon intérêt - mais ce n'est pas certain parce que j'étais un lycéen particulièrement borné.

Si j'ai bien compris, la question qui se pose est de savoir pour quelle raison les éléments qui composent le réel entretiennent des relations quantifiables en termes mathématiques. A cette question, personne n'est en mesure de répondre, ni les physiciens, ni les philosophes. On constate simplement que ça fonctionne de manière expérimentale, qu'il y a « quelque chose » se comportant selon les lois mathématiques, mais cela ne nous dit rien sur la nature fondamentale de cette chose. Le reste du numéro de La Recherche passe en revue des découvertes récentes ouvrant comme il se doit sur des perspectives prometteuses et ce scientisme optimiste m'indiffère. Trop de réponses, pas assez de questions.

20 octobre

Je lis moins. Il y a eu des périodes où c'était ma principale activité. Je me souviens des retours de la bibliothèque municipale avec un sac plein à craquer (le quota maximum autorisé), excité par les lectures qui m'attendaient. La promenade était agréable : rue Lafayette, rue Louis Blanc puis tout droit en passant le canal Saint-Martin (je viens de refaire le trajet sur l'ordinateur). De retour dans l'appartement, je m'installais dans un fauteuil avec les livres posés à côté, le chat sur les genoux et je dégustais la ration avant de foncer reprendre une dose lorsque le stock était épuisé, exactement comme un toxicomane. Gracq, Michaux, Nabokov, Chandler... Lorsqu'un écrivain productif me plaisait, je fouillais les rayonnages pour ramasser toute la came que je pouvais trouver. Plus tard, une fois l'embourgeoisement venu, j'ai acheté et relu ces livres en repensant aux belles heures passées dans ce coin d'appartement ensoleillé.

22 octobre

Je rêve d'une cure de repos dans un hôtel au bord d'un lac cerné par des sommets enneigés. Je prendrais le soleil dans un confortable fauteuil en sirotant du thé brûlant emmitouflé dans une couverture pendant qu'une jolie infirmière prendrait de mes nouvelles en me proposant une galerie d'activités aquatique délassantes. Je profiterais de ce cadre pour écrire un roman, ou une nouvelle, ou un poème, ou un aphorisme, ou un simple mot griffonné sur une page de carnet, « pour plus tard ». Le repos, le vrai, celui auquel on s'abandonne totalement, a quelque chose de sacré.

23 octobre

Lecture du livre de Giorgio Agamben consacré à ce qu'il appelle « la prétendue folie » de Hölderlin. La thèse, bien qu'improuvée, est intéressante : sa mère et ses amis, plus ou moins déstabilisés par l'aspect et le comportement du poète, ont baptisé « folie » ce qui était, selon Agamben, une autre manière d'habiter le monde (je simplifie un peu en résumant). « Le problème n'est pas de savoir si Hölderlin était fou ou non. Pas plus que de savoir s'il croyait ou non être fou. L'essentiel est au fond qu'il ait voulu l'être, ou plutôt que la folie lui soit apparue à un certain moment comme une nécessité, comme quelque chose à quoi il ne pouvait se soustraire sans lâcheté, puisque « comme le vieux Tantale... il avait reçu des dieux plus qu'il ne pouvait supporter ».

24 octobre

Hier : temps orageux et venteux avec violentes averses ; promenade du chien annulée ; pas mis le nez dehors à part pour vider la poubelle ; passé la journée à lire sur l'ordinateur. La voix fêlée de Tim Hardin tombe à pic. Je ne me complais pas dans un climat vaguement gris : j'y suis chez moi ; je retrouve un décor familier. En vieillissant, on devient indifférent à des choses qui nous paraissaient importantes – et qui l'étaient peut-être, à l'époque. Pour qualifier l'état où je me trouve le plus souvent, je parlerais de neutralité. C'est le fait de ne plus être malheureux comme on peut l'être à seize. Entre temps, on a compris deux ou trois trucs sur le caractère relatif de l'échec et la véritable nature de ce qu'on appelle les sentiments. C'est peu.

\*\*\*





# **Cinq leçons pour tenter de donner une certaine expression à votre oppression**

Par Joe Legloseur

## **1. Expliquer les logiques les plus douteuses**

Si on veut de la béatitude, il faut :

- pouvoir déranger le fond mouvant de la vie à n'importe quelle heure pour voir comment règnent des conditions d'ordre arbitraire.
- savoir que l'expérience proprement spirituelle de l'amour est moins pertinente que certaines glandes agissant sur le sang.

## **2. Entrer dans un rêve étrange**

Seuls sont heureux ceux qui ont tout perdu et qui savent encore savourer des moments d'indifférence inexplicable, trouver le bon mot fascinant, partager une grosse boule de jeu de quilles un peu carrée ou trinquer un verre de vodka en mettant de côté un délire de culpabilité.

## **3. Confronter ses paroles au désir de dénégation**

Dans le cadre feutré des automatismes et l'uniformité des salles de réunion, les sentiments restent virtuels. Emportez l'adhésion lors de la toute première séance en organisant un quart d'heure fort agité avec des images déraisonnables puis allez errer dans une direction opposée.

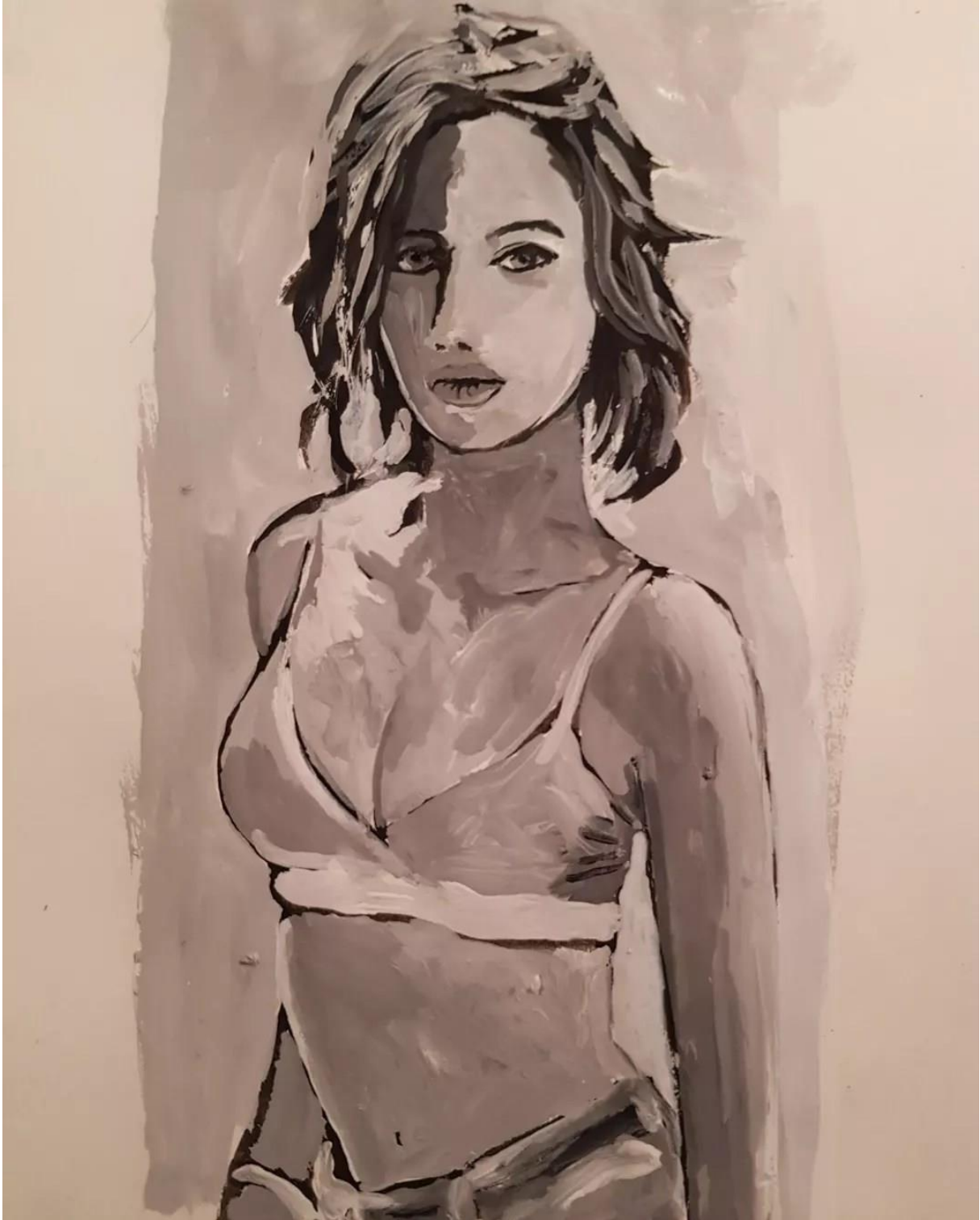
## **4. Savoir céder du terrain et hésiter**

- éviter de s'obstiner à l'abri des regards.
- s'expliquer consciencieusement sur le point d'intersection de toutes les idées.

## **5. Faire d'une vie pénible une excursion éloignée de toute ressemblance**

- accueillir le prétendu état de veille comme une duperie
- laisser s'exprimer l'involontaire drôlerie des avis opposés.









# Le point de vue esthétique

Il y en a qui aiment l'ordre

D'autres l'agitation

Quels que soient les goûts

Et les idées

Le conformiste

Comme l'anarchiste

Et même l'indifférent

Peuvent s'accorder

A reconnaître

La beauté des barricades

A la tombée de la nuit

Jane Sweet

\*\*\*





Jane Sweet

## CINEMA 2

*The French Dispatch*, Wes Anderson (2021)

Pas tenu au-delà de 35 minutes et cela a demandé un effort. Sur le plan formel, ce qui fait le charme des films du réalisateur est au rendez-vous : l'image géométriquement composée, la narration en forme de livre illustré, etc. On assiste même à un inventaire de ce qui faisait l'originalité du réalisateur. Tout est là, sauf le charme. On constate assez rapidement que le film tourne péniblement à vide ; tout est froid et vide. Le début, consacré à un peintre assassin, semble avoir pour thème la création artistique (rien de moins). Hélas, l'artiste barbu est si repoussant et l'esthète marchand de tableaux qui le défend si insupportable de prétention creuse, que ce n'est pas supportable. Est-ce voulu ? Y a-t-il un sens caché ? Peut-être, mais le problème c'est qu'on s'en fout complètement. Quant à la partie consacrée à la France de carte postale pour nostalgiques de l'après-guerre, je ne regrette pas de l'avoir ratée.

*Tout, tout de suite (The Harder They Come)*, Perry Henzell (1972)

Il est rare de regarder un film dont on a écouté et réécouté la BO. Il y a bien *Gimme Shelter* des frères Maysles mais il s'agit d'un documentaire tandis que là nous avons affaire à un vrai film dans lequel des des extraits de titres Reggae apparaissent dans la bande son. La seule séquence strictement musicale est celle où l'on voit Jimmy Cliff, qui joue le rôle d'un bandit musicien, enregistrer le titre *The Harder They Come* en studio. Le film présente, entre autres intérêts, celui de nous faire entrevoir la vie quotidienne en Jamaïque il y a un demi-siècle. Le personnage joué par le chanteur essaie de sortir de la mouise en décrochant un hit. Il se heurte aux règles implacables du showbiz local et participe à l'autre voie d'enrichissement existante sur l'île : le commerce de la ganja. Le chanteur/bandit tue un flic lors d'une poursuite (comme Michel Poiccard), il devient un fugitif, en tue d'autres et devient pour une courte durée une sorte de héros, une star dont dont la chanson connaît un énorme succès avant d'être interdite d'antenne par les autorités. J'y ai vu une sorte d'*À bout de souffle* rasta plutôt malin et réussi si l'on tient compte de l'évident manque de moyens.

*J'ai tout donné*, François Reichenbach (1972)

Le film suit un Johnny en grande forme sur scène et hors de scène, en tournée ou en vacances en Amérique avec Sylvie. Reichenbach capte avec justesse et discrétion les moments où la star se repose épuisée dans une chambre d'hôtel un peu minable ou lorsqu'il se prépare avant un concert au Palais des sports devant le Tout-Paris de l'époque. Les meilleurs moments sont ceux où la caméra suit le chanteur en tournée dans la province française de 1971. Les filles hurlent et montent sur scène pour toucher l'idole. Les extraits de concert sont brefs et c'est tant mieux ; en revanche tout le reste est fascinant. On pense à Pennebaker lorsque la limousine de la star essaie d'avancer dans la foule ou que la caméra s'attarde sur des jeunes filles en extase. Et Johnny ? Il avait l'air fort sympathique et lucide sur son rôle de chanteur.

*Licorice Pizza*, Paul Thomas Anderson (2021)

Un *teen movie* romantique se déroulant à Los Angeles au début des années 70 ? Vous n'avez pas l'impression que cela a déjà été fait ? Probablement, mais là on parle de Paul Thomas Anderson, l'homme qui a réussi l'adaptation hautement acrobatique d'un polar sous acide et parfumé à la weed signé Thomas Pynchon. En plongeant dans le monde parallèle de l'écrivain fantôme, le réalisateur de *Inherent Vice* semble avoir découvert certaines rouages bien cachés de l'univers pynchonien (c'est ma théorie). Tout le secret réside dans la capacité à sortir complètement des rails narratifs qui structurent les films usinés en série. Cela donne au scénario de *Licorice Pizza* la grâce aérienne d'une longue dérive où toutes les digressions sont bonnes à prendre sans pour autant perdre le fil de la relation entre les deux personnages principaux. La critique s'est enthousiasmée avec raison pour la liberté du scénario, la maîtrise de la réalisation, le souffle juvénile qui emporte le tout et laisse le spectateur en état d'apesanteur. On plaint un peu les spectateurs qui n'ont pas compris pourquoi la plupart des scènes ne « servent à rien ». Il est vrai que le show aviné de Sean Penn et Tom Waits n'apporte strictement rien de rationnel au récit. Pur déconnage poétique. Jeu gratuit. Comme danser et rire en écoutant des chansons.

*Drive My Car*, Ryūsuke Hamaguchi (2021)

Pourquoi énumérer les nombreuses qualités de ce film ? Elles ont déjà été repérées et même récompensées (dont un prix pour le scénario largement mérité). Chercher des défauts ? Même pas la peine d'essayer. Tout est maîtrisé, abouti, et même la longueur (presque 3 heures) semble justifiée : c'est elle qui permet l'immersion en profondeur du spectateur dans la vie intérieure des personnages. La seule réserve que je ferais serait peut-être du côté de gravité omniprésente. Mais peut-être que les blessures intimes des personnages ne leur donnent pas la possibilité de manier l'humour et l'ironie. Là aussi, tout se tient : c'est parce que les visages sont sérieux et crispés tout le long du film que le sourire qui apparaît à la dernière image fait un l'effet d'une illumination libératrice.









GFIV Editions

Printemps 2023

Toutes les publications des éditions du GFIV sont disponibles gratuitement et en téléchargement sur  
le site

[gfiv.fr](http://gfiv.fr)

